

# Victor Serge : Lettre à Antoine Borie

Mexico, le 11 octobre 1946.

Mon cher Borie,

Nous allons voir quand vous

parviendra cette lettre que j'envoie par le courrier ordinaire.

Elle ne devrait pas mettre plus de trois semaines à faire son voyage. Les livres que vous m'avez fait envoyer sont encore en route ; les miens, du Canada, ne sont pas encore arrivés...

La lenteur des communications et la cherté de la correspondance par avion sont pour moi de constantes causes d'embarras. Et l'on me dit qu'au Canada une crise de la librairie a commencé, par suite de l'hostilité de la librairie française, de la hausse du prix du papier et de la hausse générale des prix dans cet hémisphère.

Ici, durant la guerre, la capacité d'achat des salaires a été réduite d'une bonne moitié,

pendant que la ville se reconstruisait à toute allure, se couvrait de gratte-ciel, parce que les profits des exportateurs ne trouvaient d'investissements faciles que dans la propriété immobilière. Vous savez qu'il y a eu, il y a quelques

semaines, à la Bourse de New York, une chute soudaine de valeurs (attribuée à la crainte de la guerre...) qui a

fait penser à la crise de 1929... C'est le malheur de notre temps : d'une part une économie planifiée,

totalitaire, manœuvrée par des hommes misérablement arriérés, je veux dire dépourvus de larges vues,

d'idéalisme et de moralité ; de l'autre, des

pays où le gouvernant, représentant beaucoup plus exactement l'homme moyen, et soumis au contrôle de l'homme

moyen, n'a pas — sauf exceptions ! — cette scélératesse, mais se débat dans les contradictions aveugles de la

semi-planification et des vieux intérêts capitalistes...

Le problème vu de plus haut, il est tout bonnement arrivé

que l'intelligence technique a subi un développement prodigieux, de beaucoup en avance sur les habitudes mentales des majorités, des immenses majorités. En des temps où la capacité de production de l'homme industriel est plus que centuplée, cet homme garde encore des sentiments et des notions courantes qui datent de l'antiquité biblique — et au-delà. De cette incapacité de prendre rapidement conscience des nécessités et des possibilités du présent résulte un aveuglement monstrueusement dangereux... Je n'avais pas, en me mettant à ma vieille « Remington », l'intention de vous parler tout de suite d'idées générales, mais vous savez l'importance qu'elles tiennent dans ma vie. Inconsciemment d'abord, consciemment plus tard, je suis resté fidèle à l'esprit des révolutionnaires russes qui, à partir de 1870 environ, répondaient au « pourquoi vivre » mystique (et pas tellement mystique !) par le parti pris de vivre avec et pour la communauté, ce qui est bien un refus de l'individualisme bourgeois mais est aussi un accomplissement de la personnalité. Je n'ai jamais eu ni le temps ni le goût de devenir un économiste, de sorte que la théorie de la plus-value ne fut pour moi qu'une analyse satisfaisante d'un mode d'exploitation. Le savoir ne pouvant aller que d'approximation en approximation, je me suis contenté de celle-là qui détruisait bien des brouillards. Le Marx qui, depuis que je le connus, me fut cher, c'est l'humaniste pour lequel la science ne fut pas un moyen de servir les riches en s'enrichissant soi-même, mais un moyen de travailler à la transformation sociale. Cet humaniste est peu connu, aujourd'hui généralement méconnu ; il eût exécré le stalinisme comme nous, aucun doute là-dessus. Ses idées les plus axiomatiques et les plus profondes se réfèrent à la théorie de l' « aliénation de l'homme » — de l'homme aliéné de lui-même par l'exploitation, l'argent, la marchandise ; malheureusement, ces idées sont dispersées dans des œuvres malaisées à fouiller. Par ce côté,

Marx touchait au problème moral que ses détracteurs lui font méconnaître. Mais nous sommes loin de lui et de son temps, avec les crimes de Moscou. Le moral c'est le social. Que nous soyons deux ou mille compagnons, si nous ne pouvons pas compter les uns sur les autres, nous tombons dans une animalité armée d'hypocrisie. Et je crois que, des relations morales, nous devons attendre bien plus qu'un minimum de sécurité : des possibilités d'entente affectueuse qui vont loin. Que les classes dominantes aient toujours imposé leur morale aux classes dominées, c'est une autre histoire dont il s'agit de n'être point dupe.

Mon cher

ami, est-ce que « l'Ecole émancipée » a reparu ? J'y avais pas mal d'amis ; si elle a reparu sous une forme intéressante, je vous prierais de demander à la rédaction de me l'envoyer et je verrais comment je pourrais lui être utile. Savez-vous ce que sont devenus Aulas, Dommanget, toute l'équipe de « l'Ecole émancipée » ? Je sais seulement que Salducci, que j'avais connu à Marseille, est mort dans un Dachau — je ne sais rien du sort de sa femme qui était aussi institutrice à Marseille.

Vous

faites allusion à ma famille. Je suis ici avec ma seconde femme, française, que j'ai connue à Paris en 37, ma fille Jeannine, 11 ans, mon fils Vladimir, 26 ans, dessinateur d'art, très fort à sa manière et très chargé d'idées. Ma première femme, grande malade mentale — incurable, semble-t-il — vit dans des asiles en France depuis le printemps 40 ; elle eut sa première crise en 31, se releva, retomba. Pendant six ans, j'ai lutté en perdant peu à peu l'espoir. Des lettres de médecins, que j'ai eues récemment, disent qu'elle ne souffre guère (sauf dans les moments de rémission-lucidité), mène une vie infantile, est plutôt bienveillante. C'était un être remarquable. La folie la toucha pendant le cauchemar de nos persécutions, à Moscou. Vous savez que la

psychiatrie est une science inexacte et tâtonnante plus encore peut-être que la sociologie... Il est certain que certaines gens ne peuvent pas devenir fous (j'en suis), que d'autres le peuvent ; il y a donc une prédisposition naturelle ; mais il est pour moi évident que lorsqu'un régime de sang frappe sur des têtes, quelques-unes doivent être brisées... J'avais encore en Russie de nombreux parents directs et par alliance. En 1936, à l'époque du procès Zinoviev, ils furent tous arrêtés ; ma sœur aînée, vieille intellectuelle étrangère à toute politique, mais d'une qualité humaine exceptionnelle (j'ignore ce qu'elle est devenue) ; ma petite belle-sœur Anita que l'on avait emprisonnée auparavant pour rien — sinon sa parenté avec moi — et qui était déjà déportée pour cinq ans à Perm (elle avait été dactylo au « Journal de Moscou » — français — dont le rédacteur, un ex-anar, Gaston Bouley, fut envoyé au Kamtchatka sans raison connaissable...) ; Esther, Paul-Marcel (jeune musicien de talent), Joseph, les Roussakov, tous internés ou déportés... Feu leur père était un vieil anarchiste de sorte qu'ils portaient sur eux la malédiction de deux hérésies. Leur mère, à 55 ans, passa seule par Moscou, en 37, envoyée aussi en déportation. Je ne sais plus rien de personne, j'espère que quelques-uns survivent parmi les millions de captifs du régime. Pendant un moment, j'eus la peine de me sentir coupable malgré moi de tant de malheurs ; mais il est certain que si j'étais resté, j'eusse été fusillé et leur sort n'eût pas été amélioré, au contraire... Quand Paul-Marcel Roussakov était un jeune compositeur à Leningrad, on le laissait à peine vivre, la critique découvrait dans sa musique la « décadence bourgeoise », l'idéalisme pernicieux et jusqu'au trotskisme, naturellement... Voilà toutes mes « nouvelles » familiales. (De ma seconde femme, j'ai un fils adoptif — 13 ans — à Rome...) Ecrivez, mon cher ami.

Bien vôtre,

Victor Serge